

EMILY HOLMES COLEMAN

LE VANTAIL DE NEIGE

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Agnès Desarthe



Robert Laffont

Titre original : THE SHUTTER OF SNOW

© Estate of Emily Holmes Coleman, 1930

All rights reserved

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2024

ISBN 978-2-221-27155-1

(édition originale : George Routledge & Sons Limited, New York, 1930 ; réédition : ISBN 978-0-571-37520-2, Faber & Faber, Londres, 2023)

Préface : Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2024

Dépôt légal : mars 2024

Éditions Robert Laffont – 92, avenue de France, 75013 Paris

Préface

Voici un roman unique.

Son auteure, Emily Holmes Coleman n'en a pas écrit d'autre.

Publié pour la première fois aux États-Unis en 1930, ce récit s'inspire d'un séjour dans un hôpital psychiatrique où l'écrivaine fut internée à la suite de bouffées délirantes causées par une fièvre puerpérale. En 1924, après avoir donné le jour à un enfant, elle était tombée malade physiquement et mentalement, accablée par une dépression post-partum.

Nombreuses sont les femmes qui, après une naissance, connaissent un épisode dépressif pouvant conduire à la démence, nombreuses et cependant cachées, muselées. Comment concevoir que l'on puisse être abattue après avoir donné la vie ? Pour un large public, cette question demeure sans réponse et se teinte d'indignation. Il apparaît contre-nature à bien des gens qu'une jeune mère puisse échouer

à établir un lien affectif avec son enfant, ou vienne à s'en détourner, happée par des visions qui la tourmentent trop pour lui permettre de remplir le rôle nouveau qu'elle devrait endosser dans l'allégresse. Comment rendre compte d'une expérience si violente ?

En écrivant depuis la démence.

C'est en cela aussi que *Le Vantail de neige* est unique. Emily Holmes Coleman s'empare d'un sujet qui, à presque cent ans de la publication de l'œuvre, demeure tabou. Elle le fait sans distance, dans l'imédiateté de la détresse, sans craindre la perplexité. On entre avec elle dans la tête de Marthe Gail, internée au Gorestown State Hospital, et c'est à travers les yeux de son personnage que l'on découvre l'établissement et ses couloirs interminables éclairés de loupottes rouges, ses salles emplies de lits blancs à perte de vue, ses unités de balnéothérapie, ses chambres d'isolement. On rencontre pêle-mêle aliénées et aliénistes, patientes et infirmières, les unes soumises au bon vouloir des autres sans jamais d'explications, souvent dans la violence et parfois avec une étrange affection. On constate que la cure par la parole n'a pas sa place dans le traitement. L'éther, les tranquillisants, les entraves corporelles, les brimades constituent la seule thérapie mise en place par l'institution. On lit, intrigué, fasciné et horrifié, la méthode qui consiste à emmailloter la personne dans des bandelettes avant de l'immerger dans un bain excessivement long. « Elle se plaça

sur le tapis de bain et les laissa coudre le cocon autour de son corps. [...] L'eau afflua chaude autour d'elle. Cela durerait six heures. »

On regarde les internées se nourrir les unes les autres à la cuillère, s'insulter, se battre, se dorloter et on s'attache à cette communauté de femmes avec une pensée pour le merveilleux film de Robert Altman, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*.

Outre son inestimable valeur documentaire, *Le Vantail de neige* possède une puissance poétique saisissante. Le roman forge dans la modernité de son époque l'outil idéal pour rendre compte d'une réalité fragmentée.

C'est donc également l'écriture de cette œuvre qui en fait un objet unique.

En 1930, la révolution moderniste bat son plein. Dès les années 1910, les postimpressionnistes ont commencé à questionner la représentation. Ils ont si bien remis en cause la figuration qu'ils ont ouvert la porte à une expression nouvelle permettant au rouge de vibrer pour lui-même, en tant que couleur, sans évoquer le coquelicot. Le geste, le trait, l'éclat cessent de dénoter. L'art n'est plus là pour désigner, il désoriente, interroge, transforme. C'est sur ce terreau que se développe l'abstraction. À la même période, certains écrivains comme Virginia Woolf en Angleterre ou Marcel Proust en France empruntent des voies similaires. Grâce à l'altération des procédés narratifs, avec le flux de conscience chez l'une, ou la digression inflationniste chez l'autre, ils contribuent à

corroder la relation aussi rassurante que mensongère qui existe entre le langage et les objets qu'il désigne. C'est dans ce courant qu'Emily Holmes Coleman se situe et on a le sentiment, en la lisant, d'une extraordinaire coïncidence entre le propos et la manière. La syntaxe est comme contaminée par le trouble mental. L'apposition et la juxtaposition sans virgules rendent compte d'une brèche dans la causalité, semblable à celle que l'on trouve dans les rêves quand les événements s'enchaînent sans lien, obligeant celui qui tente de les raconter à abuser des « et alors » ou des « juste après ». L'auteure va même jusqu'à mettre en scène l'âpre lutte avec le langage dans un passage où Marthe écrit pour la première fois depuis qu'elle a été internée : « Les mots se déployaient et apparaissaient sur le papier. Ils s'élevaient glissant puis flottaient puis redescendaient et se mettaient en ligne. C'était elle qui les fabriquait, elle disait des choses avec un crayon sur un petit morceau de papier jaune. C'était une lettre à son père et il y avait des mots qu'elle arrachait aux lumières rouges et piquait à la pointe de son crayon comme des phalènes qui se tortillaient. Les phalènes avaient des queues jaunes et cherchaient désespérément à échapper au crayon. »

L'écriture s'interdit de mettre de l'ordre dans les sensations, dans les pensées. Le stylo se fait sismographe, et rarement le flux de conscience nous aura atteints avec autant de force, de pureté... et d'humour : « Maudit soit ce monde pria-t-elle. Maudits soient les gens qui l'habitent, les prêtres dans leurs

boîtes en dentelle rouge et les fous dans des draps blancs entortillés. Maudit soit ce morceau de soleil qui le premier s'échappa dans le gaz solitaire et trembla pour se refroidir jusqu'à devenir une étoile. [...] Maudit soit tout ce qui ne peut se transformer en fromages pour les déjeuners du dimanche. »

Ainsi, la drôlerie est-elle partout présente, dans le délire des malades, dans les dialogues avec les infirmières, dans les interactions avec les visiteurs. On doit pouvoir s'abandonner à cette lecture comme on le fait avec la poésie, en laissant parfois le son prendre le pas sur le sens, mais toujours on doit rester vigilant car les paroles des fous possèdent une pertinence insoupçonnée, ainsi, lorsque Marthe s'en prend à Dieu à travers la figure de Yahvé, elle dit : « Il était insupportable que des maisons s'écroulent sur des milliers d'yeux obliques brillant dans les fleurs de cerisier, tandis que lui restait là-haut, assis derrière la grille, drapé dans sa miséricorde. » Est-ce une hallucination parmi d'autres ? Ou bien une évocation du séisme de Kantō qui dévasta l'île de Honshū au Japon le 1^{er} septembre 1923 ?

La présence du corps des femmes est un des autres éléments qui confère à ce roman sa singularité. Corps féminin dans tous ses états : « Toutes elles avaient des seins qui ne correspondaient pas au reste et des coudes abîmés. Des ongles de pied et des cheveux qui traînent. » Corps déformés par la souffrance, la terreur ou l'aliénation, mais aussi corps qui exulte, comme dans la scène où Marthe parvient à s'extirper

des bandelettes qui la contraignent pour goûter la félicité du bain dans la nudité : « Maintenant c'était de l'essence de vif-argent fondu qui s'enroulait autour de ses membres coulait dans ses veines ruisselait autour d'elle caressait ses poumons et ressortait à ses pieds. »

La sensualité fabrique un contrepoids à l'horreur de l'enfermement, à l'injustice des réprimandes. Elle ne suffit cependant pas à combler l'absence. Absence du mari, ce rouquin désirable et désespéré qui, alors qu'il vient chaque jour, n'a pas le droit de voir son épouse. Lorsqu'on l'autorise enfin à lui rendre visite, il lui apporte des jarrettières à fleurs et des volumes de Shelley, et c'est poignant. Absence surtout du bébé, petit fantôme qui hante le récit, ne cessant d'apparaître et de disparaître, et dont Marthe doute parfois de l'existence.

Les compagnes d'enfermement, dans des amitiés passionnées, autant que le sont leurs querelles, font office de doublures. On se berce l'une l'autre, on s'éprend et se déprend. « Marthe souleva ses jambes et se tourna vers Mary dans un tourbillon d'union. Elle attrapa ses chevilles, et ses jambes, ses bras et ses mains et pleura dans son cou. Puis elle se tourna vers le mur d'en face et déversa amertume et sanglots. Christopher, Christopher était sous terre sans jamais plus la caresse de ses lèvres sur sa main. Jamais il ne grimperait la colline à toutes jambes pour effleurer la patte de l'hirondelle avant son envol. Ma belle tête calme. Le bébé était avec lui

bien caché dans les vêtements de tombe. Le petit bébé blanc aux yeux tranquilles qui ne voulait pas de son lait. Elles pleuraient ensemble et Marthe avait versé toutes ses larmes. Il n'y avait plus de larmes et elles coulaient à présent de ses yeux complètement secs. »

Voici un roman unique parce que, parlant de l'enfermement depuis l'enfermement, il libère une parole, libère tout simplement.

Agnès Desarthe

I

Il y avait deux voix plus fortes que les autres. La nuit quand la lumière rouge était éteinte dans le couloir et que quelqu'un était assis sur une chaise devant la porte et se raclait la gorge de temps en temps on entendait les voix venues du bout du couloir qui se mélangeaient aux sanglots aux cris et aux ronflements de celles qui commençaient déjà à dormir. Il faisait froid et elle frissonnait sous ses couvertures. Elle cria qu'elle avait froid et la femme entra qui prit une couverture et la mit à chauffer pour elle. Ensuite on l'emballa dans la couverture chaude bien serrée et on refit le lit par-dessus. J'ai froid aux pieds. Sa gorge était toujours chaude, comme du vieux pain au soleil. Ses lèvres se détachaient elles étaient gerçées et de l'eau bouillonnait de l'autre côté du mur. Il y avait du grillage au-dessus de sa porte.

La fenêtre était fermée et les barreaux allaient de haut en bas à l'extérieur. Elle entendait le vent qui faisait glisser la neige accumulée sur le toit. Une

avalanche de neige se forma tomba et engloutit le soleil. Il y avait six barreaux à sa tête de lit.

Les voix portaient des pierres d'un champ à un autre. Elles laissaient tomber les pierres et d'autres voix les ramassaient et les jetaient dans un chariot en bois à claire-voie. L'une d'elles venait de l'autre côté de son lit, de l'autre côté du mur. Il n'y avait rien dans la chambre à part le lit le grillage et tout en haut du mur la grille en fer contre laquelle elle lançait les assiettes. Il n'y avait pas de lumière dans la chambre. Seulement la faible lueur rouge dans le couloir. Quelqu'un marchait de long en large et de long en large devant sa porte une captive. La voix de l'autre côté de son mur appelait quelqu'un. Elle ne s'arrêtait pas de la nuit. Elle s'emmêlait aux couvertures et faisait siffler ses griffes de glace dans le vent. Les autres voix n'étaient pas aussi distinctes. Le couloir devenait très silencieux quand les voix se taisaient.

Elle appela et dit qu'elle voulait de l'eau. La femme lui apporta un gobelet rond blanc et épais. Mais ce n'est jamais assez j'ai la gorge si sèche. Si vous cessez de parler votre gorge ne serait pas dans cet état.

Il fallait qu'elle dise tout et quand tout serait dit et que chaque mot serait scellé dans le cercueil de vent de la nuit, alors seulement elle cesserait. Elle avait été un fœtus et s'était tricotée au lit. Puis elle s'était avancée sans bruit et on l'avait nourrie. Matin de soleil et Hazel lui faisant boire du lait au bol. Joues propres et ruisseau qui coule entre les dents. Aiguilles de pin qui pleuvent sur le Caucase.

Son père s'était présenté à la porte et elle lui avait crié quelque chose. Tous étaient là autour de son lit, pas ce lit-ci, montrant du doigt le bébé et le mur. Elle avait jeté le verre qui contenait le médicament sur le mur y dessinant une tache claire. Ils lui avaient retiré son petit bébé. Le sommet de son crâne était doux et creux. Elle l'avait enfoncé tout profond sous son menton dans la soie et au creux, et partout coulant sur ses joues l'agonie. Elle l'avait réchauffé dans son lit.

Elle se leva quittant les couvertures qu'elle enroula autour d'elle pour gagner le couloir à grand-peine. Les lumières rouges lui perçaient les yeux, tranchantes et obsédantes. Que faites-vous hors de votre chambre ? J'ai besoin d'aller aux toilettes. La femme la conduisit jusqu'aux sanitaires. Lorsqu'elle arriva à la porte, elle vit un squelette maugréant avec quelques mèches de cheveux et de grandes dents jaunes, qui s'essuyait les mains sur sa chemise de nuit. Son visage celui d'un lion qui s'avance prêt à tuer. Marthe tendit la main puis recula avec un cri perçant. Elle hurla dans ses mains et tira sur le tablier de la femme. Elle fila dans sa chambre, la couverture comme une traîne derrière ses pieds froids. Qu'est-ce qui vous prend vous n'avez pas peur de cette vieille femme si ? Le squelette entraînait dans sa chambre. Il s'avavançait de plus en plus grand. Il approcha du lit, mâchonnant ses horribles mains.

Marthe avait froid et sa gorge ne produisait pas le moindre son. Tu ne dois pas avoir peur, rappelle-toi qui tu es. Elle s'assit dans le lit et se mit à fixer

le squelette. Elle indiqua la porte du doigt. Elle la transperçait du regard, les pupilles sortaient de leurs orbites, se lançaient sur elle et ressortaient derrière. Ses yeux grands ouverts occupaient tout son visage et ses dents étaient serrées. Le squelette sortit.

Marthe se rallongea dans le lit. Je peux le faire je ne dois jamais oublier que je peux le faire. Godwin l'emballa dans une couverture supplémentaire. Maintenant s'il vous plaît ne sortez plus de votre lit dit-elle, ou vous attraperez mal. Elle est partie ? Qui ? Cette personne. Vous voulez parler de cette pauvre vieille Miss Ryan ? Elle est retournée dans son lit. Elle se mit à pleurer sur l'uniforme de Godwin. Elle chercha son alliance du bout des doigts. On m'a pris mon alliance dit-elle. Je ne sais pas où elle est. Combien de temps encore, croyez-vous, avant que je puisse le voir ? Demain peut-être. C'était toujours demain. Ils disaient tous demain, peu importait la question. Faudra que vous appreniez à dormir avant de pouvoir le revoir.

Comment voulaient-ils qu'elle dorme alors qu'elle endurait tout cela ? Ils ne savaient pas. Elle s'était balancée à travers la pièce depuis le plafond balancée depuis la croix. Il y avait eu l'enterrement. Elle était allongée calmement dans le lit et on lui avait recouvert le visage. On l'avait portée sans un bruit et déposée dans le cercueil. Profond, profond la voilà qui descendait dans le rectangle creusé exprès pour elle. Profond et la terre retombait par-dessus. Profond et les vers commençaient à se tortiller pour entrer et ressortir. Toujours elle racontait, pas un mot ne devait

être oublié. Il fallait que chaque son soit enregistré et après seulement elle pourrait dormir.

Il fallait qu'elle se rappelle tout. Lorsque la toute dernière syllabe serait prononcée ce serait fini. Personne ne comprendrait tant que cela ne serait pas accompli et alors, toutes les tombes s'ouvriraient d'un coup et les amants s'aimeraient.

Elles ne comprenaient pas pour l'instant. Elles riaient et elles étaient dures. Elles défilait devant elle comme des actrices du cinématographe, avec des plateaux, riant, les lèvres rougies comme il faut.

Elle arracha de sa peau tendre la robe de nuit rêche. Elle se précipita hors du lit puis dans le couloir chaud et lourd. Elle se rua contre la grande porte, la porte qui menait au-dehors. Je vais sortir de là, qu'est-ce que je fais là ? Elle tambourina des deux poings contre la porte. C'est le moment, l'heure est venue. Nous devons toutes être libérées. Une voix s'écria enfonce-la enfonce-la. Tous les lits du fond se mirent à crier. Godwin fondit sur elle pour lui attraper les poignets et les tordre. Elle la secoua comme des feuilles à l'automne. Godwin s'ébranla et tomba en arrière. Elle frappa Godwin en pleine face et lui jeta un regard plein de sauvagerie pour vérifier qu'elle ne lui opposait plus aucune résistance.

La porte fut enfoncée par l'autre côté et on l'encercla. On lui tordit les poignets et elle se calma. C'était la première fois qu'elle ressentait de la douleur. Elle avait cru que la douleur était partie avec le reste. Mon mari, cria-t-elle à Miss Sheehan,

pourquoi je ne peux pas le voir ? On l'emballait comme une poupée de porcelaine. Elle ne pouvait plus bouger. Si elle remuait un doigt elles se mettaient à deux pour lui tordre les poignets. Pendant ce temps, les autres enrroulaient les bandes de tissu autour d'elle. Miss Sheehan, comment osez-vous me trahir ainsi ? Lorsqu'elles eurent terminé, elles la portèrent tel un pharaon de pierre jusqu'à son lit. On la mit sous les couvertures et le drap de grosse toile fut passé par-dessus. Il était très solide, avec un trou pour la tête. Mais je n'arrive pas à dormir sur le dos.

Elles continuèrent à parler bruyamment. Bon sang, c'est une fortiche, on ne croirait pas en la voyant ! Elles se frottaient les mains distraitemment une fois leur tâche accomplie.

Dans le lit et depuis le lit durant le jour il n'y avait que le couloir. Les actrices passaient, répétant leur rôle, maquillées et puissantes. Elle les voyait furtivement et aurait aimé qu'elles aient des choses plus difficiles à faire. Les mêmes repassaient un peu plus tard moitié moins nombreuses et puis encore moins et elle se rappelait toujours bien leurs jambes.

Au début les clés étaient des carillons qui scintillaient à intervalles irréguliers. Elles cliquetaient dedans à travers et devant. Clic, on pousse, on passe, on ferme, on part. Allongée dans le lit elle ne quittait pas des yeux l'entrebâillement de la porte. Les clés luisaient dans l'interstice et pendaient à la taille. Elles ne faisaient toujours que passer. Lorsque sa porte fut fermée elle ne fit qu'attendre cette clé.

Elle attendit seize jours comptant les minutes et les clicpoussepasseferme et part.

Les clés cliquetaient à la ceinture des infirmières. Elles s'entrechoquaient comme des casseroles en métal et se balançaient psalmodiant une mélodie aiguë comme des chants de mort. Elles étaient cassantes et d'une froideur de glace avec des visages de cavaliers immobiles venus de la neige. Elles étaient fières, et se nourrissaient avec délice de leur indifférence.

Yahvé devait être damné et elle ne devait jamais s'arrêter. Il était souvent dans la grille en fer très haut au-dessus de son lit et elle secouait vers lui ses poings hurlants et le condamnait. Il n'y aurait plus d'ingérence de la part de Yahvé, ce serait du moins la contribution qu'elle fournirait. Il était insupportable que des maisons s'écroulent sur des milliers d'yeux obliques brillant dans les fleurs de cerisier, tandis que lui restait là-haut, assis derrière la grille, drapé dans sa miséricorde.

La petite Mary Soulier était dans la chambre. Elle avait été l'une des voix. Elle était assise sur la chaise raide et secouait la tête tout en fermant les yeux à force de rire. Elle avait eu cinq chiots et tous étaient morts. Elles pleuraient les chiots à l'unisson. Marthe souleva ses jambes et se tourna vers Mary dans un tourbillon d'union. Elle attrapa ses chevilles, et ses jambes, ses bras et ses mains et pleura dans son cou. Puis elle se tourna vers le mur d'en face et déversa amertume et sanglots. Christopher, Christopher était sous terre sans jamais plus la caresse de ses lèvres sur sa main. Jamais

il ne grimperait la colline à toutes jambes pour effleurer la patte de l'hirondelle avant son envol. Ma belle tête calme. Le bébé était avec lui bien caché dans les vêtements de tombe. Le petit bébé blanc aux yeux tranquilles qui ne voulait pas de son lait. Elles pleuraient ensemble et Marthe avait versé toutes ses larmes. Il n'y avait plus de larmes et elles coulaient à présent de ses yeux complètement secs.

Cet après-midi on avait sorti une grande chaise dans le couloir et Yahvé y était assis. Il lisait alors qu'elle ne le lui avait pas donné son volume vert renfermant les poèmes de Shelley. Tu prends ce que tu vois et tu dis que cela est bon mais cela n'est pas bon. Il était assis sur la chaise et lisait vêtu d'un peignoir de bain moucheté les oreilles couvertes par des paquets de cheveux. Ses yeux se mettaient en marche avançaient et revenaient.

Mary Soulier était française et lui enseignait le chant. L'esprit de Marthe était neuf, brillant comme de grands rasoirs. Son bel esprit neuf vert et affûté. Les bébés non baptisés sont-ils tous damnés ? Non bien sûr que non, ce n'est pas comme ça qu'ils font, ils aiment les bébés. Je changerai ça, il n'en sera plus question. Ils ont damné mes chiots dit Mary. Elle avait des cheveux noirs qui retombaient et un large sourire. Ses yeux flottaient à l'intérieur. Elle se mouvait avec la grâce d'un serpent s'élevant dans un arbre. Elle dansait dans la chambre de Marthe et chantait des chansons françaises. Tu ne seras plus une des voix ? Non j'étranglerai toutes les voix si elles t'empêchent de dormir.

II

Marthe assise sur son lit enroulait des bouts de tissu. Mary en face d'elle lui disait à quoi correspondait chaque lambeau. Il y en avait un petit plus court que tous les autres. Mary en fit une bague et la passa au doigt de Marthe. C'est le plus court, Jésus pleura. Tu dois le porter toujours pour t'en souvenir. Je suis allée à la poste dit Mary, et il n'y a rien à faire. La seule possibilité pour nous est de dissimuler des marteaux dans le porridge et quand il y aura assez de marteaux de briser les fenêtres et d'aller danser dans la neige toutes ensemble.

Danser dans la neige toutes ensemble.

Mary avait été belle la nuit dans le bain. Les formes, toutes si grotesques, les formes du corps féminin. Toutes avaient des seins qui ne correspondaient pas au reste et des coudes abîmés. Des ongles de pied et des cheveux qui traînent. Elle avait détourné le regard et s'était tenue tremblante laissant

glisser la serviette. Elle s'était plongée dans la grande baignoire et avait remonté ses jambes en chauds nénuphars. L'eau glougloutante l'entourait et allongeait son corps dans la boue. Mary au ravissant visage calme la regardait parmi les démons qui se dressaient tout autour dans leurs serviettes ineptes. Et après ça, longtemps après, Mary avait été dans l'autre salle de bains avec les baignoires recouvertes d'un drap blanc. Elle était devenue une tête une morte tête ravissante flottant à la surface de la toile et Marthe s'était armée du balai pour la lui écraser. J'en ai assez de la mort tu es un cadavre un beau cadavre mais je n'ai pas peur. Mary avait souri par-dessus le rebord de la baignoire. Je ne suis pas sale elles sont toutes sales sauf Mary et moi. Ramasse ce fil tu dois apprendre à ramasser tous les fils sans cela tu ne sortiras jamais d'ici.

Le lit fut déplacé près de la fenêtre grise. À travers les barreaux le lointain et sur la terre la neige. Des morceaux de pelures d'orange dans la neige mais elle ne voyait pas les chemises de nuit. Elle les avait toutes jetées là, elle les avait poussées à travers les barreaux.

De l'autre côté de la fenêtre il y avait un conifère. Des centaines de moineaux dans ses branches. Quand elle était Dieu ils se rassemblaient dans l'arbre, quand l'oreiller était sur le lit et qu'elle était Dieu. Quand l'oreiller était sur le sol ils s'éparpillaient dans mille directions et pleuraient leurs ailes.

De l'autre côté de l'arbre se trouvaient une longue allée en ciment et le coin d'un bâtiment en brique et tout cela était éclairé. Il y avait une issue de secours au bout. Les lumières s'allumaient quand la nuit tombait et de nouveau au petit matin. Elle ne voyait jamais personne dans les lumières.

Sur la gauche elle distinguait un bâtiment bas et ignorait ce que c'était. Il y avait deux chevaux et un chariot juste devant et l'homme jetait des caisses dans le chariot. Elle ignorait où cela se passait. Pas au Gorestown State Hospital. Elle savait que c'était un piège, elle voyait clair dans leurs imbécillités. Ils ne savaient pas que son esprit était neuf et illuminé. G S H sur tous les draps et toutes les couvertures. Ils en avaient oublié une. Ils étaient malins ces gens mais elle n'était pas dupe. Lorsqu'elle aurait passé tous les tests on procéderait à l'ouverture des tombes. Elle plissait les yeux mais ne parvenait jamais à voir plus loin que cela. C'était un jour sombre et la neige avait glissé sous les caveaux. C'était de son père qu'il fallait s'occuper en premier. C'était de lui que Yahvé s'était joué. Elle lui ferait retrouver son sourire siffleur, il sifflerait pour elle joyeux dans le matin nouveau, sifflerait la Chanson du moulin en affilant son rasoir. Elle adorait ses mains et ses poignets sur lesquels il avait inscrit le nom de chaque agneau. Elle avait donné un nom à tous les agneaux et il se les était rappelés. Elle lui confectionnerait un mouchoir bleu avec un grand J

qui serait pour lui comme des ruisseaux de vie. Il sauterait par-dessus le grand portail en ne s'appuyant que sur une main et lorsque le taureau se ruerait vers l'arbre il ferait un bond de côté. Son père, avec des amandes en chocolat dans le foin.